

**Dire ce qui doit être dit.  
Pour introduire *Extrema ratio***

par Andrea Cavazzini

Protagoniste de la vie intellectuelle, littéraire et politique italienne pendant presque cinquante ans, Franco Fortini (1917-1994) n'est connu en France que de manière très fragmentaire et indirecte, et ce n'est que très récemment que des traductions de ses textes de poète et d'essayiste ont commencé à être mises à disposition des lecteurs francophones<sup>1</sup>. Le livre que nous présentons est l'un des derniers ouvrages qu'il a publiés de son vivant. Peut-être d'une façon paradoxale, il se prête d'une manière particulière à la tâche d'introduire le lecteur à l'univers fortinien, précisément à cause de son statut d'œuvre tardif. Car, par rapport à d'autres recueils d'essais, tels *Dieci inverni* (1957) et *Verifica dei poteri* (1965), *Extrema ratio* se présente comme un texte bien moins surdéterminé par des confrontations et des urgences liées à l'actualité immédiate. Si l'auteur y prend bien position face à son présent, il ne s'adresse plus aux nombreux interlocuteurs — la Nouvelle Gauche italienne, les milieux intellectuels italiens, les courants marxistes et les théories critiques au niveau international —, dont la présence est dense et constante dans les essais précédents. Car tous ces contextes ont disparu ou sont en train de muter profondément vers la fin de la vie de Fortini, si bien que ce livre semble résumer les thèmes et

les questionnements de l'écrivain italien en quelque sorte *sub specie æternitatis*, ou, comme il l'aurait probablement dit, « une fois pour toutes ».

*Extrema ratio* a été publié par l'éditeur Garzanti en 1991, les derniers textes qui composent le recueil ont été écrits entre 1989 et 1990. Le livre paraît trois ans avant la mort de Fortini — trois ans pendant lesquels l'URSS s'auto-dissout, et avec elle la plupart des avatars du mouvement communiste international, alors que le Président des États-Unis G. H. W. Bush annonce la naissance d'un « Nouvel Ordre Mondial » unipolaire, que le politologue Francis Fukuyama développe son diagnostic portant sur la Fin de l'histoire et que la première guerre du Golfe inaugure un long cycle de conflits meurtriers spectacularisés et apparemment incontrôlables par les instruments diplomatiques et juridiques modernes.

Ainsi, ce livre présente un caractère à la fois liminaire et testamentaire, du fait de s'inscrire dans une césure entre les époques historiques d'où notre présent est issu, et sur lequel l'auteur pose un regard en quelque sorte posthume, lucide, mais non pacifié, ni réconcilié. Depuis ces pages, un homme du court XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, un intellectuel engagé ou, plus précisément, embarqué dans les tempêtes de l'Histoire, acteur et témoin de guerres et de révolutions où l'horreur et l'espoir ont coexisté et se sont souvent faits indiscernables, essaie d'articuler un discours cohérent sur la fin d'une séquence historique et sur l'essor d'un monde qui est toujours le nôtre.

Les thèmes que Fortini discute dans ce livre continuent en quelque sorte à hanter notre présent : le rapport entre politique et violence et le monopole étatique de cette dernière, le terrorisme, les conflits internationaux qui dérivent en crises et massacres

interminables, le pouvoir des médias et celui des « experts », l'impuissance politique de l'homme ordinaire, la colonisation de la vie par le capitalisme avancé et par les technologies de la communication, l'effet des référentiels religieux et ethniques sur les conflits politiques et sociaux... Toutefois, aucun de ces points n'est traité ici d'une manière qui serait entièrement homogène aux paradigmes conceptuels et discursifs gouvernant aujourd'hui l'appréhension de l'actualité.

Car Fortini reste le porteur de paradigmes *autres*, en train de disparaître et de devenir illisibles déjà au moment où paraît *Extrema ratio*, et qui viennent de la Révolution d'octobre — mais aussi de celle de 1789-1793, que l'écrivain italien interroge ici à travers les travaux de Jean Starobinski —, de l'épopée deux fois centenaire du mouvement ouvrier et de la tradition intellectuelle du marxisme critique « occidental », inauguré par *Histoire et conscience de classe* de György Lukács en 1923, et finalement de l'essor puissant et en quelque sorte déjà « mondialisé » des tentatives révolutionnaires et des luttes anti-capitalistes et anti-impérialistes entre les années 1960 et 1970. Le parcours qu'esquissent les textes réunis dans *Extrema ratio* commence par l'époque de pacification sociale forcée, de corruption morale et politique et d'affirmation d'un capitalisme qu'on n'appelle pas encore « néo-libéral » qui suit la dissolution de cette séquence « rouge » internationale, et se termine par l'effondrement du bloc soviétique — qu'aurait bientôt suivi le mouvement communiste international, déjà paralysé par ses crises irrémédiables depuis la fin des années 1970.

Il serait pourtant une erreur de croire que Fortini ne voit dans ces processus qu'une dissolution néfaste de certitudes anciennes, ou qu'il se contente de réaffirmer lesdites certitudes contre le monde nouveau — opaque certainement et s'annonçant extrêmement

brutal — dont il constate l'avènement. Fortini s'inscrit explicitement dans la tradition politique et intellectuelle de la gauche marxiste, mais il importe de préciser qu'il en incarne les composantes irréductiblement anti-staliniennes, et que sa critique du monde issu de la dissolution du mouvement communiste n'est ni nostalgique ni complaisante à l'égard des régimes et des partis du « socialisme réellement existant ».

Si ce livre n'a jamais fait l'objet d'une réédition en Italie — et s'il reste l'un des moins commentés parmi les essais fortiniens<sup>3</sup> — c'est probablement parce que l'auteur y assume une position qui ne coïncide pratiquement avec aucune des orientations dominantes dans le monde culturel et politique face au tournant des années 1990. Fortini ne se réconcilie pas avec l'époque telle qu'elle est et ne renonce nullement à juger (négativement) la séquence qui s'ouvre; mais il s'écarte aussi résolument de toute tendance à l'immobilité et au simple ressassement de vérités supposées intangibles. Il prend acte de l'apparition d'une nouvelle figure du monde face à laquelle les paradigmes qui structurent sa pensée perdent toute évidence immédiate, mais son questionnement porte sur la possibilité d'extraire de ces paradigmes encore suffisamment de force pour fissurer l'absolutisme d'un présent qui se veut indépassable et indiscutable. Ainsi, la vérité ne réside pas dans la fidélité au passé — au siècle des Révolutions — et dans les aspects les plus immédiats de ses formes de vie et de pensée, ni dans les discours et dans les images par lesquels le présent veut être appréhendé et célébré (ou craint), mais dans un lieu et un geste paradoxaux, d'où toute vérité ne peut se formuler qu'à travers les mots de l'erreur.

L'idée que nulle position politique et morale authentique ne peut se faire transparente à soi-même traverse toute l'œuvre de

Fortini, qui, en renversant l'aphorisme d'Adorno selon lequel « il n'y a pas de vraie vie dans la vie fausse », répète fréquemment que la seule vraie vie est celle qui éclot au milieu des formes du faux. Dans les années 1970, cette idée prend la forme d'une tactique proposée aux intellectuels oppositionnels : la crise des Nouvelles Gauches ayant fait disparaître tous les sites autonomes d'élaboration du discours, il s'agit désormais d'opérer au sein des systèmes de l'industrie culturelle capitaliste en y introduisant des déséquilibres, des ruptures, des négations effectives bien que minimales et partielles, par toute une série de pratiques allant de l'autogestion relative des conditions d'énonciation jusqu'à un usage critique de la syntaxe et de la métrique<sup>4</sup>.

Entre la fin des années 1980 et le début de la décennie 1990, cette perspective change de statut, car c'est désormais l'ensemble des formes discursives liées au marxisme et à la gauche révolutionnaire qui disparaît de la culture politique et de l'outillage mental diffus, alors même que les référentiels culturels, littéraires et artistiques du XX<sup>e</sup> siècle sont absorbés par la production postmoderne de simulacres — Fortini est probablement le premier auteur en Italie à reprendre les thèses de Fredric Jameson sur le postmoderne comme « logique culturelle » du capitalisme avancé<sup>5</sup>. Le pari consiste donc à tenir un discours articulant des vérités<sup>6</sup> pour lesquelles il n'existe plus de vocabulaire ni de syntaxe partagés et immédiatement compréhensibles — sans pour autant renoncer au discours, à sa communicabilité, à la « conversation » qui est l'un des moments d'émancipation immanents à toute fonction intellectuelle authentique<sup>7</sup>.

D'où les tensions extrêmes qui traversent ce livre et qui apparaissent dès la première page, lorsque Fortini fournit un commentaire de son titre. *Extrema* renvoie à la perspective ou à l'imminence

du silence — celui des décisions ultimes et du radicalisme, mais aussi, en dernière instance, celui de la mort comme fin de tout discours ; alors que *ratio* renvoie à la mesure, voire au calcul, donc à la continuation et à la conservation de la vie<sup>8</sup>, mais aussi à la « commune mesure », et de là à l'inscription dans le monde des vivants, au partage du monde commun qu'il s'agira d'habiter fraternellement selon le vœu que formule *L'Internationale* dont Fortini n'a eu de cesse de réécrire et reformuler le texte<sup>9</sup>.

Cette tension dialectique se présente sous des formes différentes tout au long du livre. Il y est en effet souvent question d'une séparation, d'un conflit irréductible entre l'individu et la société — qui va jusqu'à la réécriture tragique par Fortini du thème de la « liberté de conscience », si difficile à soustraire à la bonne conscience humanitaire et progressiste des années 1980 —, et, symétriquement, d'un mouvement ou d'un geste se dirigeant vers autrui, vers des auditeurs ou des lecteurs en première instance, mais aussi, et plus profondément, vers des « camarades » liés par une action et une persuasion communes. C'est ce mouvement que Fortini évoque dans des interventions chronologiquement proches des textes d'*Extrema ratio* : « Quelle est l'opération politique par excellence ? *Trouver ses camarades, se reconnaître les uns les autres, s'unir, décider de faire quelque chose*, ne fût-ce qu'une rencontre ou une conversation »<sup>10</sup>.

Une dialectique paradoxale, plus proche de Kierkegaard que de Hegel, travaille donc ces textes, jusqu'à la figure surprenante du « centre vide » ou absent, dont témoignerait une vie transformée en rite, dans l'un des derniers chapitres : une inscription totale de l'existence dans les formes communes et publiques de son usage collectif et d'un ordre partagé par les gens ordinaires, témoignant néanmoins d'un noyau qui résiste à toute participation, profondément

## Avant-propos

Entre *extrema* et *ultima*, il y a une différence bien connue des historiens de la langue latine. Les implications spatiales sont-elles dominantes dans le premier adjectif? Les temporelles dans le second? *Ultima* est la *Thulé*<sup>23</sup>, toutefois, *ultima ratio regum*<sup>24</sup> est, paraît-il, la phrase gravée sur le bronze des canons de Louis XIV. Dans *extrema* il y a *ex* et *extra*, comme la trace d'une action violente, *extrema tempora, ad extrema venire*; et les mots « extrêmes », les *parole estreme*, de Clorinda<sup>25</sup>. *Extrême* est l'un des adjectifs fastueux de Racine, presque toujours situé à l'extrémité de l'alexandrin, le Dit des sentiments impétueux : *ardeur, malheur, fureur, honte, surprise*. C'est l'extrémisme, aussi.

Mais, si *Ratio* est proportion, mesure, alors *extrema ratio* est un oxymore, une contradiction. Comme la « dernière analyse », résidu verbal des procédés alchimiques, qui ne sont jamais réellement les derniers. Dans le titre que je souhaite pour ces notes cela devrait évoquer une « délibération définitive » s'imposant aux acceptions juridiques ou comptables ou syllogistiques que mentionnent les dictionnaires.

Vérifiant ce que Proust appelle l'« incroyable frivolité des mourants », quelqu'un qui est comme moi d'un âge avancé pour-

rait être amené à croire que la proximité du trépas confère de la densité ou de la profondeur à certains énoncés qui, s'ils avaient été émis par un jeune dans la force de l'âge, n'auraient droit à aucune considération particulière. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, évidemment. Le caractère « extrême », je le revendique certes, mais dans un sens plus humble. Au sens, par exemple, du renoncement à l'immédiateté illusoire du journalisme, en faveur d'une autre clé de lecture et d'écriture : celle des notes à la première personne. On s'adresse ainsi à un public différé. Mais ce n'est qu'un jeu de la mauvaise foi. Comme dans les journaux intimes et dans l'autobiographie, le lecteur n'est pas à venir, il est au contraire présent dans l'auteur lui-même. Il est un dédommagement. Il naît d'une sorte de vengeance ou de rancœur. C'est aussi le cas d'une bonne partie de la poésie lyrique.

Il est une autre raison qui n'a pas besoin d'analyses psychologiques. Ce que je crois devoir dire, j'ai des difficultés à l'écrire dans les moyens ordinaires de la communication, tels les journaux ou les hebdomadaires. Car l'effet « contextuel » est toujours plus fort. En se supposant entouré de préjugés et d'hostilité, on réagit en accentuant l'aspect hérissé de la syntaxe. Et il en résulte que l'on devient un « cas », un élément bizarre et inoffensif au sein d'un panorama où tout le monde a sa place. En apparence, l'opuscule, le livre, atténuent l'effet « contextuel » ; mais ce n'est qu'un compte d'ordre : depuis les rayons des libraires chaque titre chante brièvement sa petite chanson et le bruissement général ressemble à celui des quotidiens et des hebdomadaires. Il existe en outre des vrais cas de censure, laquelle a toujours des raisons politiques. J'en ai subi, mais ce ne sont pas les plus néfastes.

Ce petit livre aurait voulu consister en des pensées entièrement libres de tout respect pour les personnes. D'où son titre. En



écrivain, je me suis toutefois aperçu que cela était impossible. On ne peut que le feindre. J'assume, encore une fois, la posture de la voix lyrique, qui feint l'absence du public.

Le sous-titre s'éclaircira à la lecture de l'ensemble. Il ne s'agit pas des ruines dont parle Benjamin, contemplées par l'Ange de l'Histoire. Mais de celles de la chronique de nos années exiguës. Que l'on ne s'étonne pas de l'allusion, qui se voudrait ironique, à la prière de Pascal pour un bon usage des maladies : les nouvelles villes sont toujours bâties avec les décombres des villes anciennes et c'est ainsi que « la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs » peut devenir « la pierre d'angle<sup>26</sup> ».

Certains thèmes ne cessent pas de revenir et c'est pourquoi je reprends en annexe deux articles qui ont déjà paru dans la presse. Ces thèmes, ce sont la prison et le terrorisme en tant qu'occasion pour réfléchir sur les formes actuelles des rapports entre éthique et politique ; les Israéliens de l'Intifada et les Juifs de la Diaspora comme allégories de la régression internationale vers des conflits nationaux, ethniques ou religieux — autant de défenses érigées par l'inconscient ; les rapports avec la presse ; ce qui a eu lieu en 1989 ; ensuite quelques gestes de salutation.

Pendant ces quinze dernières années, ou presque, j'ai écrit dans des quotidiens et des hebdomadaires. À côté d'une collaboration qui aurait pu être un peu plus frivole et se priver des allusions, des apartés et des soupirs, il y a la passion, que je ne saurais pas dominer sans peine, d'exposer, à propos d'événements, de personnes, de lectures, non « ma » réflexion, mais la « nôtre ». Prétention intolérable aux yeux des plus nombreux, si elle est énoncée telle quelle, mais non infondée, contrairement à ce que croient ces nombreux-là, car, même à distance d'années et de décennies, on me dit qu'au milieu de cette poussière d'essais un

dessein, une cohérence et un développement sont, vaille que vaille, reconnaissables. Les années passant, décroît la volonté de polémique. Ce que l'on appelait autrefois la « bataille des idées » devient impossible s'il faut à chaque fois recommencer à clarifier certains termes, certaines références élémentaires. Comme je le disais, si je ne choisis pas de me taire (beaucoup me le souhaitent!), c'est parce que, à partir de deux ou dix lignes écrites pour me prouver à moi-même que je suis toujours en vie — ou, comme il a été dit, « que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise<sup>27</sup> » — il se peut qu'un lecteur futur soit incité à fréquenter, plutôt que d'autres lignes écrites par l'auteur de celles-ci, les pensées sans signature, les manières d'être et d'assumer le monde et soi-même, auxquelles, comme à une patrie, ces lignes font allusion.

## Extrema

*Exécutions* — Depuis quelques jours, j'ai sur ma table une liasse de photocopies : des fiches concernant des personnes abattues ou blessées en raison de la loi dite « Legge Reale<sup>28</sup> ». Elles ont été renseignées par un comité qui porte le nom de l'un des tués, Luca Rossi. Un procès aura lieu dans quelques jours qui se conclura par l'acquittement ou par la condamnation purement symbolique de l'agent de police accusé d'avoir tiré sur ce jeune homme. Ces papiers, je voudrais les jeter à la poubelle, mais je ne m'y résous pas.

Chaque page contient 4 fiches. Dossier n° 333, Nicastro Angelo, 21 ans. Conséquences : décès. Description sommaire : avec deux autres jeunes, est interpellé à bord d'une Renault 5 volée. Au lieu de s'arrêter, il prend la fuite. C'est à ce moment-là, racontent les policiers, que des coups de feu ont été tirés, dont l'un blesse Nicastro à l'arrière du crâne. *Agents de police : en civil. Armes détenues par la victime : aucune.* Ou bien : Anonyme non caucasien, O10482 Campobasso. Conséquences : décès. Description sommaire : un homme d'environ une trentaine d'années, à la peau foncée, non identifié. Est tué par les Carabiniers. Sommé de s'arrêter, l'inconnu aurait essayé de fuir. *Délit présumé : refus d'obtempérer. Contexte : sommation de s'arrêter. Armes détenues par la victime : aucune.*

À la fin de la seule année 1988, on dénombre plus de deux cents morts et environ deux-cent-soixante blessés. La plupart du temps, au motif du « refus d'obtempérer », c'est-à-dire pour ne pas s'être arrêtés suite à une sommation de la part d'agents généralement en civil. Mais ce n'est pas l'aspect juridico-politique qui m'interroge. Qu'il ne se soit pas trouvé une majorité parlementaire capable de supprimer ou de modifier une loi aussi monstrueuse ne me surprend ni ne m'afflige outre mesure.

Ces vingt dernières années de ma vie — et le fait que cette année est vraisemblablement ma dernière ne devrait pas peser sur mes conclusions — m'ont habitué à ne faire aucune confiance aux institutions de mon pays, et encore moins, si c'est possible, à la capacité de cohérence chez ceux qui font profession d'activités qui devraient les conduire à employer la raison et la parole orale et écrite pour lutter contre la barbarie et l'inhumanité.

« L'ignoraient-tu ? N'as-tu pas déjà vu le retour au bercail des intellectuels entre 1948 et 1956 et celui des gauchistes repentis entre 1977 et 1985 ? ». Je n'ai vraiment pas oublié, réponds-je, le comportement de ces voix publiques au début d'un cycle historique qui célèbre cette année son vingtième anniversaire. D'ailleurs, ainsi va le monde depuis qu'il existe. Le problème est toutefois celui d'augmenter le nombre et la détermination de ceux qui ne veulent pas que le monde demeure tel qu'il est.

Je n'ai pas d'autre patrie que la langue italienne. C'est pourquoi je crois pouvoir être utile à moi-même et aux autres partout là où ladite langue est comprise. Pour le reste, ce « vain nom ancien » n'est que « cendre de passion », ou plus précisément de plus en plus cendre et de moins en moins passion, comme je l'écrivais, avec quelque emphase, en observant les effets des obus de la *Home Fleet* sur les faubourgs de Gênes, en 1942.

Je ne peux qu'exprimer ma pitié, vraiment inutile, pour ceux qui sont jeunes aujourd'hui, en songeant aux difficultés auxquelles ils seront confrontés avant de pouvoir s'orienter. Intolérable, encore plus nauséabond que le spectacle des carnages quotidiens à la télévision, est le spectacle des jeunes au regard déjà mort, mort de peur et du consentement devant la mafia et les pouvoirs. Je me trompe peut-être. Ce n'est pas eux qui ont besoin de ma pitié, mais leurs pères, qui pourraient être mes enfants. On a dit que les pires sont la Génération des Repentis, qui ont aujourd'hui entre quarante et cinquante-cinq ans, et occupent les postes de commandement. Leurs enfants seraient, dit-on, très différents d'eux. Quant à moi, j'ai fait ce que je pouvais, en écrivant et en parlant, en dépensant la plupart de mon temps à la recherche d'une manière de faire passer mes paroles là où elles n'étaient pas désirées mais, au contraire, rejetées.

J'ai pu, ce faisant, apprendre que je n'étais nullement isolé, contrairement à ce que j'avais cru par présomption. Il y en avait d'autres, nombreux, triés d'une manière presque naturelle par les épreuves des deux dernières décennies, démontrant qu'ils avaient, non pas conservé, mais recréé en eux-mêmes le minimum vital de convictions nécessaires pour s'opposer à la bestialité institutionnalisée. C'est même une certitude dangereuse, car elle fournit une telle énergie qu'elle expose au risque, si l'on n'y prend pas garde, d'y trouver une sorte de consolation. Semblable en cela à celle que le chrétien devrait éprouver chaque fois qu'il détourne ses yeux de la vallée de larmes pour considérer le sage, qui n'est jamais troublé.

Lorsqu'une jeune femme inconnue m'a demandé, dans le cadre des initiatives pour l'abolition de la loi Reale, de l'aider avec mes propres moyens, c'est-à-dire par un texte, j'ai répondu que je n'aurais pas le temps de le faire, mais que je l'autorisais à reproduire

ma *Lettre à Mino Martinazzoli* publiée par *L'Espresso* en 1986, à propos de l'assassinat d'un militant autonome à Trieste par les hommes des corps spéciaux. Ensuite je lui ai fait une espèce de sermon pour lui dire que, à mon sens, les jeunes auraient dû, etc. Et elle : « Vous n'imaginez pas combien, parmi les gens que nous contactons, nous répondent comme vous le faites ». J'ai songé, et je le lui ai dit, à ce que j'aurais répondu intérieurement si, il y a un demi-siècle, en 1939, un vieux professeur antifasciste m'avait répondu comme je lui ai répondu aujourd'hui. Ce vieux professeur existait, c'était Croce. « Étudiez, étudiez!<sup>29</sup> » Nous avons, *entre autres choses*, étudié. Et cela n'a pas servi à éviter le pire.

*Papiers blancs*<sup>30</sup> — La masse de noms et de papiers, de demandes sans réponse, de rapports avec des êtres vivants délaissés, des oublis. Des négligences. Les personnes qui vivent loin de moi et qui n'osent plus m'écrire tout comme je ne leur écris pas ni ne leur réponds au téléphone. Ce n'est plus comme à des époques reculées, où la possibilité d'une sélection était plus grande. L'était-elle vraiment ? En parcourant certains volumes des *Correspondances générales*, on se convainc que la vacuité et son angoisse ont toujours existé. Ceux que j'ai offensés par le silence, l'oubli, l'ingratitude. Les livres qu'on n'a pas relus, les manuscrits qui demandent un avis, nos propres papiers inutiles ou imparfaits qu'il faudrait reprendre ou jeter. Et les documents que l'on n'ose pas déchirer et que quelqu'un d'autre déchirera.

*Shadow of its own shadows, spectre in its own gloom, / Leaving disordered papers in a dusty room.* Il fallait que ce soit justement lui, l'un des poètes<sup>31</sup> qui me sont les plus odieux (au point de me réjouir avec avidité de chaque ligne critique le diminuant), qui a réussi à dire, dans *Sweeney Agonistes*, la fascination horrible du télé-

phone et, dans ces vers tirés d'*Animula*, une vérité devenue tangible aujourd'hui : des papiers en désordre et une pièce poussiéreuse.

Il y a un besoin d'ordre et de propreté. Comme dans les hôpitaux. « *Con carte bianca* », « avec des papiers blancs », écrivait Noventa à l'article de la mort. J'ai toujours pensé que cette expression, outre sa signification première et certaine, c'est-à-dire se présenter dans l'Au-delà (métaphore acceptable de l'En deçà lorsqu'on imagine ce dernier dans sa totalité comme existant par-delà et sans nous) dépourvu des mots propres, blanchis, de nos pages, de nos « petits livres »<sup>32</sup>, comme par une purification miraculeuse ou par une erreur de l'ordinateur — que cette expression donc faisait aussi allusion à une capitulation, à une reddition, au geste de donner carte blanche afin que le Tout-puissant y écrive ses conditions, ou encore à l'expression française *montrer patte blanche*, au sens d'obtenir consentement et permission d'entrer, comme dans la fable du chevreau et de la chèvre<sup>33</sup>.

Jusqu'à il y a quelques années encore, je pouvais aisément plaisanter à propos des invitations à des inaugurations, des concerts, des colloques, des spectacles, des tables rondes, apportées par le facteur (et si de telles invitations cessaient tout d'un coup, ou même diminuaient — et il suffirait d'interrompre certaines collaborations pour qu'elles diminuent — je me sentirais perdu). Si je dois demander un livre, je suis conscient du fait que les employées du service de presse se disent, en elles-mêmes ou entre elles : « Mais oui, envoyons-le, même si on sait qu'il n'en parlera pas ». Combien de fois m'est-il arrivé de voir, dans les listes des destinataires d'envois pour une recension ou un hommage, des noms d'auteurs ou de critiques ou d'hommes de lettres que je croyais déjà défunts ou qui restaient dans le terrier de leurs maladies jusqu'au moment de leur nécrologie, et qui avaient peut-être déjà été enterrés depuis

longtemps, mais que des employées étourdies n'avaient toujours pas effacés des listes, si bien que les familles continuaient à recevoir des romans et des invitations.

Une lettre à une amie très chère habitant une ville suisse me revint avec une bandelette noire sur laquelle était imprimé dans les trois langues fédérales : *Gestorben*, *Décédé*, *Deceduto*. Un je ne sais quoi d'impur me suggère ces considérations vulgaires. Je ne sais pas ce que c'est, et c'est pourquoi de telles considérations ne me quittent pas.

*Aux services concernés* — Août 1988, arrestation de Sofri<sup>34</sup>, la mafia infiltre le Conseil Supérieur de la Magistrature, au Parlement le ministre de l'Intérieur est mis en accusation à propos de l'affaire Cirillo<sup>35</sup>. Je ne me suis pas trompé de siècle. En lisant des journaux intimes et des correspondances d'il y a cent ans, on trouve la même puanteur de caserne ou de cellule pour la garde à vue, la même lumière qui tombe depuis la lucarne de la Chambre des députés sur les visages ensommeillés. Mêmes cadences, mêmes sursauts. En France, la vie parlementaire sous la Troisième République a exercé une certaine influence sur l'œuvre narrative du pessimisme naturaliste et sur sa dimension décadente. Notre littérature a présenté des exemples analogues. Toutefois, dans l'après-guerre, ma génération a été mise en garde contre la tentation de céder à ce genre d'affects et de dégoûts. L'antiparlementarisme et l'antigiolittisme<sup>36</sup> avaient produit, disait-on, des effets sinistres : les intellectuels antigiolittiens de *La Voce* ont presque tous fini par en appeler à la guerre sinon au fascisme. Des années durant, Togliatti nous avait parlé d'un Giolitti maître et modèle. Au fil des quarante ans qui ont suivi la Constitution républicaine, au fur et à mesure que la fonction parlementaire dégénérait, ces spectres étaient évoqués de



temps en temps, notamment par les Gauches pour qui, pendant vingt ans — depuis l'époque de Tambroni<sup>37</sup>, 1960, jusqu'aux intrigues autour des services secrets au début des années 1980 — il était de plus en plus utile d'arborer en paroles la Constitution et le Parlement contre les menaces non imaginaires d'une Droite qui était en réalité indiscernable du noyau dur de la Démocratie chrétienne. Jusqu'au moment où il est devenu manifeste que ces distinctions n'avaient plus aucun sens, que la lutte des mots était de moins en moins écoutée et qu'au contraire s'accomplissait, dans la dernière décennie, la démoralisation intégrale des citoyens. Si ce n'est que ces tendances n'ont jamais qu'une seule direction et un seul sens, comme on le vit dans les dernières années du fascisme.

Je regarde à la télévision, pour la deuxième fois, des scènes du dernier procès pour l'attentat de Bologne<sup>38</sup>. Je sais que tout finira sans vérité ni justice. Depuis vingt ans — autant que la durée de vie du fascisme — on a pu constater que le système est uniquement capable de se reproduire à l'identique. Il faut bien l'appeler par ce nom, « système », bien qu'il s'agisse d'une expression désagréable et ouvertement « de droite », non pas pour rappeler que l'Opposition en fait aussi partie (c'est le cas de tous les États où existe un régime parlementaire), mais pour répéter que les modalités de cette responsabilité partagée sont ici réellement exceptionnelles, car exceptionnelle est, du moins en Europe, une telle durée de la relation entre les partis gouvernementaux et les partis de l'opposition, et qui dépasse l'intégration naturelle des rôles respectifs pour devenir un bloc compact, une association, une complicité...

Je me souviens d'avoir écrit dans *L'Espresso* du 16 novembre 1986, sous la forme d'une lettre adressée à Mino Martinazzoli<sup>39</sup>, qui avait été ministre de la Justice jusqu'à peu de temps auparavant, à l'occasion de l'assassinat d'un « autonome », un certain Greco, par

des agents de la DIGOS<sup>40</sup>, en plein jour à Trieste. Des agents en civil l'interpellent. Il prend la fuite, ils tirent, le tuent. « Il semblait être armé ». Il n'avait aucune arme sur lui. Deux condamnations à huit mois avec sursis et sans conséquences sur leurs états de service. J'avais écrit : « Condamné à mort par quelques experts parmi les employés de deux ou trois ministres au milieu desquels, jusqu'à il y a peu de temps, vous siégiez pour le salut de la République, Greco n'était pas sur un échafaud en train d'attendre la lame ou la corde. Mais le peuple tout entier que sa mort condamne et maudit, lui, il y était. Il me suffit de me promener dans la rue pour le rencontrer. Je ne crois pas en la justice de l'histoire, qui est faite de morts non vengés. Je ne crois pas non plus que l'accumulation d'abus, de larcins, de corruptions, d'oppressions à l'égard des faibles et de railleries à l'égard de la justice finira, tôt ou tard, par mouvoir les pierres et les gens. Au contraire [...]. Le juste est puni autant que le pécheur, preuve qu'en chacun des deux il y a quelque chose de l'autre. Lentement, jour après jour, une réduction imperceptible de l'oxygène moral annihile nos cellules et en même temps rafistole des circuits vitaux et précaires. À l'instar de certaines espèces d'amphibiens adaptées aux cavernes qui conservent des yeux mais pas l'usage ni le besoin de la vue, des générations entières peuvent cohabiter avec une augmentation de toxicité historique dans les alvéoles ».

En recopiant ces lignes, comme me paraît désagréable leur ton hautain : « échafaud », « maudire », « larcins », « usage de la vue », « toxique ». On dirait que je ne ménage aucun effort pour me rendre odieux. Pourtant, ce n'est pas mon intention. C'est que je n'arrive à éviter la familiarité, la proximité, la posture séductrice qu'en écrivant une langue plus morte que nature. Je préfère me déplacer dans le passé, réciter une prose d'il y a cent cinquante ans.

C'est de l'orgueil en somme, non de la vanité (bien que tous les défauts et les péchés communiquent entre eux). C'est la conviction, nullement cachée, que la distance creusée par la langue et par la syntaxe peut induire un effet d'étrangement<sup>41</sup> par rapport à l'évident discours quotidien de la publicité. Ce que certains prosateurs archaisants font aujourd'hui pour ne pas avoir à rendre des comptes devant leur responsabilité civique, je le fais de mon côté pour provoquer un minimum de responsabilité et d'engagement. Je dois le dire, car c'est ce que je crois, bien que cela ne justifie pas les minauderies inutiles, que j'appellerais plutôt les grimaces, de mon écriture.

À mon grand étonnement, Martinazzoli répondit par une lettre belle et affligée, pleine de tristesse devant toutes les iniquités, cet héritage du péché.

Quatre ans après, la législation d'exception qui permet des assassinats comme celui de Trieste est néanmoins toujours en vigueur. Qui oserait suggérer à Martinazzoli de démissionner de toutes les instances de son parti ? Son fardeau est celui du politique ; et il n'est sans doute pas seul devant sa décision, il doit bien avoir un confesseur ou un directeur de conscience. Et puis, argument séculaire : si les meilleurs abandonnent, les pires prennent leur place. « Si je pars, qui restera ? » est une question d'une énorme puissance. Ce qu'on aimerait savoir (mais on ne le peut pas) c'est si et pourquoi on estime toujours impossible aujourd'hui l'abolition de cette législation-là.

On m'accuse tous les jours de moralisme : raisonnons alors en termes politiques, donc de rapports de force. Combien de voix perdraient Martinazzoli et son parti si, à la suite de l'abolition de ces lois, il devenait dorénavant plus difficile pour la police d'assassiner impunément ? Ou encore : de qui, en ne les abolissant

pas, ces dirigeants politiques perdraient-ils l'estime et le respect ? Ne s'agit-il pas, ici aussi, de voix perdues ? Il semble très clair qu'un tel pessimisme à l'égard de la nature humaine est indissociable du pessimisme à l'égard des tendances dominantes de l'opinion publique. Les informations disent que l'opinion vire à droite, veut la peine de mort, la fermeture des frontières contre les Noirs, les drogués en prison. Que l'on flatte donc les électeurs, même si ensuite on ne passera pas à l'acte législatif. Il faut que les chiens restent affamés, pour qu'ils mordent plus fort, au besoin.

Mais est-ce bien vrai ? N'avons-nous pas la preuve que, sur de tels sujets et sur d'autres, l'opinion peut être modifiée par une action opportune ? Surgit le soupçon non absurde que ce noble pessimisme n'est, pour parler la langue chrétienne, qu'un péché contre l'Esprit. Et, pour parler le dialecte communiste, un acte défensif à l'égard des intérêts d'une classe, celle qui a quelque chose à perdre chaque fois que se fait jour la certitude qu'il est possible de transformer les rapports entre les hommes.

Au moment où j'écris ces lignes, on me signale que Martinazzoli est fortement monté en puissance dans l'estime générale et qu'on le voit comme un « homme nouveau » dans les rangs de la Démocratie Chrétienne. Si tel est le cas, cela signifie que la plus grande manifestation d'estime (et le meilleur vœu) qu'on pourra lui adresser sera d'être jugé uniquement en fonction de ses comportements politiques et non de ce que personne ne peut évaluer ni censurer, à savoir l'intensité de sa tension morale, qui n'est lisible qu'*in excelsis*. Dans les réflexions que je viens d'écrire, je m'aperçois qu'en partant d'un épisode atroce pour parler de la manière de s'y confronter de la part d'un haut personnage de la vie politique, une situation générale s'est présentée à mes yeux : le pessimisme du « prince chrétien », et probablement celui de n'importe quel

« prince », en face duquel il n'y a pas de réponse « religieuse » mais uniquement une réponse politique et, au besoin, une damnation politique.

Je regardais les scènes des interrogatoires pour le procès de Bologne. Je me demandais quelle matrice commune a modelé les visages des agents majeurs et mineurs des Services Secrets (maintenant on les appelle simplement « Services » : dans les années soixante, les élèves de mes classes dans les Instituts techniques entendaient par ce mot les toilettes, en levant la main, pour montrer qu'ils étaient bien élevés). Quelles pommades, quels tailleurs, pour les Musumeci, Spiazzi, Pazienza. Je me demandais qui étaient-elles, comment avaient-elles vieilli, et avec quelles haines, ces femmes qui devaient bien les avoir aimés, eux, avec ces visages, ces manières de faire. Et quelles questions se posaient leurs enfants, s'ils en ont eus. Je flairais un long passé chez les moins bien rémunérés d'entre eux, satisfaits du gain d'un pouvoir mineur ou minable, un passé fait de traiteurs pour employés des ministères, de pâtes à la carbonara, de mouchards, de chanteurs de rue avec guitare qui rentrent dans l'ombre des bars à vin, de pensions qui sentent le lysoform, tandis que, dehors, s'enflamme à Rome le mois d'août d'il y a cinquante ans, à l'époque des volontaires pour l'Espagne.

Mais ce n'est pas vrai, je me laisse prendre au piège par quelques images de Fellini. La nouvelle puanteur ne commence qu'il y a à peine vingt ans, avec l'effroi ressenti par les dirigeants de l'État entre 1968 et 1969. C'est une autre puanteur : une puanteur de déodorant. Les pensions n'avaient déjà plus de punaises dans les lits, les putains étaient mieux maquillées, plus raffinées les spaghettis et le poisson grillé ; dehors, le chauffeur de service attendait ces hommes, fidèles serviteurs de l'État démocratique.

*États généraux* — Turin, Norberto Bobbio <sup>42</sup>. « Le XIX<sup>e</sup> siècle tout entier se tourne vers la Révolution française, non vers la Révolution américaine », me dit-il, à propos des articles stupides (de Colletti <sup>43</sup>, entre autres) qui voient comme la seule « bonne » révolution française celle de 1789 et de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, tout en exaltant en revanche la bienfaisante Constitution des États-Unis qui la précède de deux ans. Ils sont nombreux à croire qu'après avoir décidé de s'acheter des habits neufs, ils doivent aussi « assortir » leurs chaussures, leur chapeau et leur bourse. Et, à propos de Staline, Bobbio me rappelle ce que selon Machiavel disaient les soldats d'Hannibal de leur général (je cite de mémoire) : « extraordinaire et terrible ». « À ces gens-là », (ajoute le vieux Norberto, en entendant par-là tant les hommes politiques qui se ruent vers la liquidation générale, en particulier les secrétaires socialistes et communistes, que la plupart de leurs porte-paroles, apologistes de la Génération des Repentis), « à ces gens-là a fait défaut l'expérience de la dimension tragique de l'histoire ». Une expérience, ajouterai-je, qui ne s'obtient pas en fréquentant les guerres des autres en tant que correspondants de presse. On n'en tire guère que du cynisme.

Sous les arcades de la rue du Pô je m'entretiens avec Bodei <sup>44</sup> à propos du tableau gigantesque de David, qui se trouve à Versailles. Un tiers de ce tableau, sa partie gauche, figure sur la couverture de la réédition par Einaudi de mon livre *Verifica dei poteri*. J'ai de l'admiration pour Bodei, ses écrits me semblent faire preuve d'une rare qualité intellectuelle et de droiture morale. Nous parlons du livre de Honour <sup>45</sup> qui étudie la signification politique du *Serment des Horaces*.

David est à mes yeux un peintre talentueux, mais nullement un grand peintre. Au Louvre, je l'ai toujours regardé attentive-

## Table

|     |                                                                                              |
|-----|----------------------------------------------------------------------------------------------|
| 7   | Dire ce qui doit être dit.<br>Pour introduire <i>Extrema ratio</i> .<br>Par Andrea Cavazzini |
| 25  | Avant-propos                                                                                 |
| 29  | Extrema                                                                                      |
| 94  | Ratio                                                                                        |
| 163 | Notes                                                                                        |